

Le calme tempétueux

Les mélancolies, de Martine Audet L'Hexagone, « L'appel des mots », 142 p.

Bertrand Laverdure

Number 195, March–April 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19469ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laverdure, B. (2004). Le calme tempétueux / *Les mélancolies*, de Martine Audet L'Hexagone, « L'appel des mots », 142 p. *Spirale*, (195), 48–49.

LE CALME TEMPÉTUEUX

LES MÉLANCOLIES de Martine Audet
L'Hexagone, « L'appel des mots », 142 p.

Dans cet état, qui précède des douleurs nerveuses auxquelles ne croient jamais les hommes robustes et rubiconds dont les rues sont pleines, il était couché tout habillé sur un canapé, lorsque, par un grand bonheur, la porte de sa chambre s'ouvrit et il vit entrer le Docteur Noir.

— Stello, A. de Vigny

IL N'Y A PAS de Docteur Noir chez Martine Audet. Il n'y a pas de figure tutélaire qui viendrait simplifier l'évocation de la mélancolie, en alourdir la mention, en égrener les symptômes par l'entremise de contes et de tragédies biographiques. Il faudrait s'éloigner de la connotation fortement romantique de ce thème littéraire pour saisir son travail. Bien qu'il faille garder en tête que l'œuvre d'Audet n'est pas exempte de ce climat fataliste, émotif, qui caractérise cette période fertile de l'histoire de la poésie.

Il y a dans *les mélancolies* des stations, des alcôves, à travers lesquelles la poète explore des avenues reflétant la pluralité de ses mondes. Car il y a plusieurs types de mélancolies qui viennent, sous des formes littéraires différentes, interpellent l'écriture de la poète.

Dans le souffle émotif du poème s'insinue une parole interrogative chaude, des constatations surréalistes émerveillées, inquiètes, et des sensations cénesthésiques riches. La poète réutilise son propre lexique, marche vers l'écriture accompagnée de ses « chiens » littéraires, les mots qu'elle a choisis dans le glossaire de la poésie universelle pour tailler et tisser ses habits.

En mettant en scène une trentaine de mots et autant de préoccupations métaphoriques et cycliques, le tour de force de l'œuvre de Martine Audet est d'avoir réussi à tabler sur la simplicité pour évoquer une profondeur étonnante de captation sensorielle. Points lumineux, repères holographiques, les mots « joie, fruits, mains, roses, étoiles, jour, nuit, pierre, air, eau, lumière, vent, cœur, mort, neige, pain, chambre, table, oiseaux, bouche, lèvres, pluie, amour, poème, ciel, yeux et chien », tels des puzzles langagiers infinis, qui évitent le sentimentalisme outrancier et la raideur d'une syntaxe précieuse, viennent modeler la parole de la poète, moduler ses regards sur le monde. En ressuscitant la vivacité sémantique de ces mots associés traditionnellement au vocabulaire de la poésie, Audet a trouvé un ton, une façon de déployer le poème qui nous donne l'impression de lire une œuvre contemporaine classique. Les Américains parlent d'*instant classic* pour décrire ce phénomène qui se produit à la lecture d'une telle œuvre.

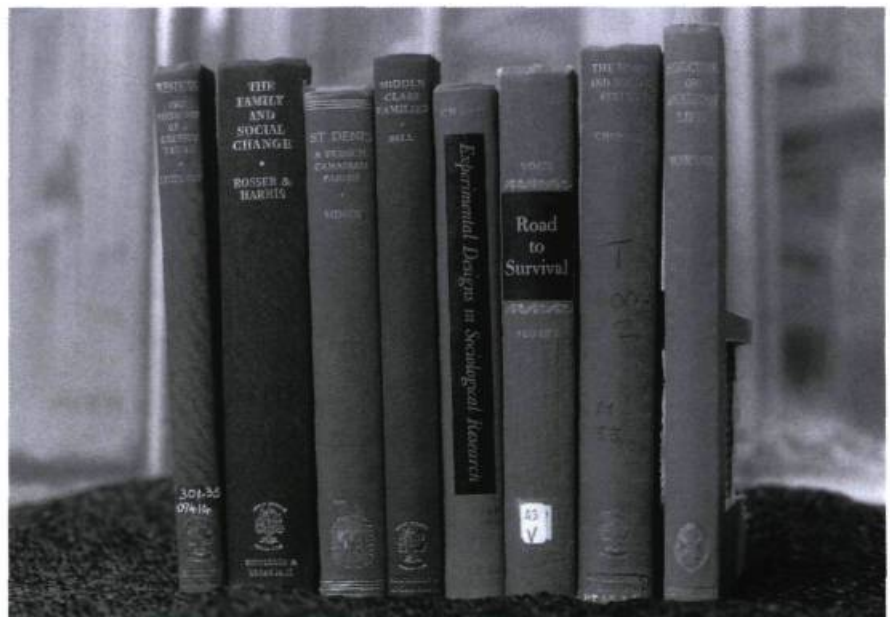
Dans *les mélancolies*, bien que l'auteure continue de privilégier son jardin lexical et allégorique, elle a désiré varier les modes d'expression, diversifier la facture formelle de ses textes. De prime abord, elle donne l'impression de défricher des territoires nouveaux.

La libido de l'objet, des couteaux et des chiens

Il serait malaisé de parler aujourd'hui de mélancolie sans passer par Freud ou Jacques Hassoun.

menace de la perte de l'objet. [...] Dans la mélancolie par conséquent se nouent autour de l'objet une multitude de combats singuliers dans lesquels haine et amour luttent l'un contre l'autre, la haine pour détacher la libido de l'objet, l'amour pour maintenir cette position de la libido contre l'assaut. »

Dans la poésie de Martine Audet, nous retrouvons ces conflits ambivalents qui viennent créer des tensions dramatiques, assombrir la beauté d'un moment partagé ou perturber la quiétude d'une métaphore introspective. La



Guy Laramée, *Book Dwellers 1-2*, 2000, Livres, 30,5 cm × 21 cm × 21 cm.

En littérature, nous ne saurions oublier non plus les travaux de Kristeva. La point de départ de ces réflexions contemporaines sur la mélancolie est bien sûr le texte de Freud, « Deuil et mélancolie », écrit en 1915, et qui fait maintenant partie du cursus universitaire obligatoire en *cultural studies* ou en études littéraires. Freud y différencie ainsi le deuil de la mélancolie : « [...] la mélancolie [...] a quelque chose de plus dans son contenu que le deuil normal. La relation à l'objet n'est pas simple dans son cas, mais compliquée par le conflit ambivalent. L'ambivalence peut être constitutionnelle, c'est-à-dire s'attacher à toutes les relations d'amour de ce moi particulier, ou bien découler des expériences vécues qui entraînent la

présence de couteaux, de cages et de chiens, entre autres, suggère une tension agonistique, une haine larvée, presque rituelle. Ces constatations s'appliquent à toute l'œuvre de l'auteure et ses mouvements sombres, qui se manifestent encore dans *les mélancolies*, y occupent d'ailleurs autant de place que dans ses textes précédents et même davantage.

Douze sections divisent ce livre. Une entrée en matière, la première partie, qui correspond donc à la première mélancolie (chacune des sections en présente une), s'attarde à tourner autour de la définition même du mot. En caractères gras mais en grisaille plutôt qu'en noir, les mots « la mélancolie », toujours sans

majuscule à l'article comme si l'auteure avait voulu atténuer sa portée, sa force, ouvrent chacun de ces poèmes. Personnifiée, non pas transformée en Docteur Noir, mais dotée d'une vie improbable, celle-ci « s'amuse », « s'apprête à rayonner », « s'agite », « s'allume », se met donc en branle devant nous, prend le poème tel un fantôme qui cherche à s'incarner, finit par s'avancer « gravide », enceinte de la propre métamorphose qu'elle impose au sujet. Les dernières lignes de cette première section, « je me tourne/pour voir// je n'ai pas fini/de mourir », indiquent bien le mouvement vers lequel la poète tente de nous amener, telle une Orphée cherchant du regard son Eurydice ou tout autre objet qu'elle a investi, sachant que ce caprice sentimental, cette faiblesse émotive précipiteront sa perte, la condamneront à cette mort lente, à ce deuil obsessionnel en quoi consiste la mélancolie.

Dans ce recueil, Audet multiplie les angles perceptifs, met en scène un sujet ou des person-

chent les autres parties, celles-ci poursuivant le long travail d'interprète et d'observatrice de la poète, de transpositrice d'émotions existentielles, d'interrogatrice de la pratique de la poésie ou tout simplement de révélatrice de tropismes inhérents aux perceptions quotidiennes.

Comme dans l'œuvre d'Emily Dickinson, l'abondance n'est jamais synonyme de répétitions caduques chez cette auteure (même si Audet reste une amatrice du style itératif de Gertrude Stein), et chacun des poèmes dans *les mélancolies* appelle un arrêt, une pause, nous pousse au doute ou à la réflexion, réclame son unicité. Il y aurait des constantes sémantiques, syntaxiques ou formelles à mettre en relief dans chacune des parties de ce recueil et qui les différencieraient au premier abord, mais ce qui prévaut à une lecture plus attentive de l'ouvrage est un sentiment de continuité, d'interrelation très fort entre les parties plutôt que celui d'une nette segmentation.

L'auteure provoque des accidents de perception, use d'énigmes, nous met dans les pattes des

gations à la fin de ses vers interrogatifs (« Se relève-t-elle », « mais comment/comprendre », « comment nommer/ce que l'on aime »). Parfois, elle préfère ainsi déposer discrètement une question dans un poème, « tromp [er] [ses] questions », plutôt que d'activer, en quelque sorte, la fonction performative ou ostentatoire du point d'interrogation. Malgré tout, les points d'interrogation abondent dans ce recueil, entre autres dans la section intitulée « les matériaux inadéquats », nous laissant du même coup penser qu'il y a là un lien possible entre ce titre et la multiplicité localisée de ce signe de ponctuation : le point d'interrogation serait-il un matériau poétique inadéquat ? Peut-être.

L'important est de reconnaître qu'il faut embrasser l'humilité mélancolique des poèmes d'Audet, adopter sa démarche presque effarée, puisque « nous n'arracherons pas de nos yeux/la fatigue de mourir// de plus en plus grande à force d'être diste/et de ne rien entendre ». Cette allégorie de la mésestente, cette personnification de la mauvaise écoute de « la fatigue de mourir », Audet la harcèle, la ritualise. Sa parole traîne ainsi toujours l'inéluctable, l'aporie même de toute littérature qui se veut expression mais qui n'arrive jamais à se vider, fatidiquement, de sa folie de dire ; la poésie tel un tonneau des Danaïdes.

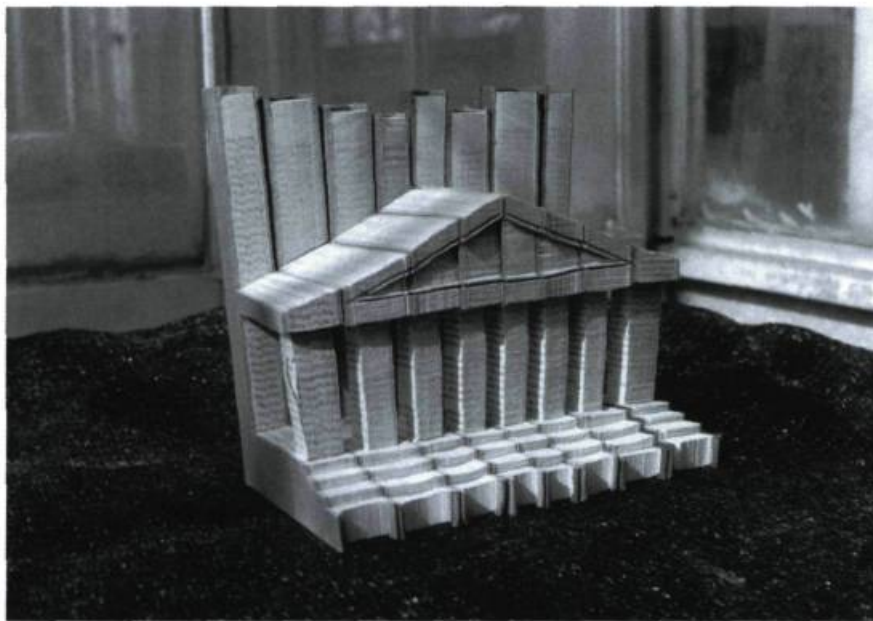
L'auteure a bien compris cette tentative de l'exhaustif, de l'épanchement et l'évite en s'attachant à des tableaux miniatures, des détails. Un seul détail, un seul accident de la forme du jour, et nous en retiendrons quelque chose dans le poème : « si jamais/on ne sait trop comment/un seul exemple donne de la lumière/quelques détails de la vie de la mort/oubliés sur une chaise/ou dans la main/préciseront que le jour/(tel un lecteur de poèmes)/s'instruit de sa forme. » Selon Audet, le lecteur de poésie serait un être attentif, qui enregistre les accidents de la forme, les assemble, afin de s'instruire et de s'éclairer, comme si le poème alors acceptait de lui tendre la main.

La poésie de Martine Audet dans *les mélancolies*, tout à la fois schématique, descriptive et méditative, nous hante, nous interloque ou nous émeut. Il y avait là un défi. Élaborer une œuvre originale en s'attaquant à un thème suranné, à un des poncifs de la poésie universelle. En naviguant dans les nuances, en privilégiant la pluralité des mélancolies et en s'appuyant sur son style agréable, malgré quelques notes moins accordées, l'auteure nous a offert ici un excellent livre, encore une fois.

« Un couteau dégage un peu ma nuque. L'air circule étrangement. Je pose feuilles, ciel, la vie souffrante et mesure le poids de ce que je ne suis plus. Toute parole prête l'oreille. Toute rose frôle la disparition de nos ombres. L'œil penche-t-il ?
Le calme sera tempête d'où je vois. »

Certes, les poèmes d'Audet sont revêtus d'un calme tempétueux à travers lequel, nous aussi, nous voyons.

BERTRAND LAVERDURE



nifications d'idée, joue avec la forme des poèmes, leur mise en page (colonnes, paquets aérés, paquets compacts, paragraphes justifiés joints à quelques lignes en bas de page, alignements à gauche, à droite, titre en gras avec des *addenda* en italique).

Hormis la section « digression sur "digression sur l'air" », qui, tel un bloc erratique, tranche par sa mise en page en colonnes et son traitement oulipien (construit à partir de mots d'un livre de Robert Burton sur la mélancolie) sur le climat introspectif, sapientiel et dense du reste du recueil, se dégage de l'ensemble du livre une sorte d'homogénéité d'inspiration, des liens organiques entre les variantes formelles qui tou-

vers aux images concrètes à la Reverdy, passe du « nous » au « je » pour toujours mieux atteindre l'os, la suspension conclusive, la chute tronquée du poème.

L'accident du poème atteint l'os

Lire du Martine Audet, c'est retrouver cette chaleur sèche des poèmes courts d'Anne Hébert, leur attention réconfortante, leur style épuré, mais c'est aussi accepter de partager un regard pétri de doutes existentiels, de questions en suspens (son côté giguérien). Incidemment, la poète omet quelquefois (elle nous a habitués à cette pratique dans ses recueils antérieurs) les points d'interro-